

Interview de  
Catherine Hass

# Aujourd'hui la guerre

Cette interview a été réalisée par AOC  
En partenariat avec l'Institut français

*Catherine Hass, Aujourd'hui la guerre*  
© FAYARD, 2019

texte | tekst

**Votre livre s'inscrit dans une époque qui a vu évoluer l'emploi du mot « guerre », jusqu'à faire partie du lexique courant de la vie politique. Quel en est le point de départ?**

Le point de départ correspond au début de cette évolution entre la fin des années 1990 – bombardement de la Yougoslavie en 1999 – et octobre 2001, lorsque les États-Unis mettent en œuvre la « guerre globale contre le terrorisme ». J'insiste sur la dimension globale car c'est elle qui opéra la grande redistribution du mot ; la guerre relèvera désormais indifféremment de la politique intérieure et extérieure et s'affranchira de toute limitation spatio-temporelle. Cette période est l'occurrence d'une redistribution radicale des grandes séparations fondatrices du concept de guerre – entre intérieur et extérieur, civil et militaire, police et défense, guerre et paix, ami et ennemi. Cependant, cette redistribution n'ouvra pas, dans les sciences humaines et sociales, à une pensée de la guerre à nouveaux frais mais à une sorte de consensus sur sa fin ; occurrence structurelle de la mondialisation, la guerre perdait son statut pour ne devenir qu'une violence parmi d'autres. Le point de départ se donc situe à la croisée d'une conjoncture politique et savante propre aux années 2000 et trouve sa synthèse dans la décision suivante : il faut maintenir le nom de guerre et enquêter à son endroit afin d'en fixer les termes pour aujourd'hui, son absentement étant trop coûteux pour la pensée du contemporain.

## **Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?**

Qui dit enquête dit dispositif d'enquête et, dans le cas présent, enquête sur la politique dans la guerre, la démarche consistant à appréhender la guerre non plus depuis un concept ou une théorie générale stabilisée dans le temps mais uniquement depuis la politique à l'œuvre dans des séquences de guerre données. Ce dispositif anthropologique aussi libre qu'expérimental et, en tant que tel, inédit, se trouva à mesure de la rédaction de la thèse puisque tel était son cadre. L'opportunité de publication fut immédiate ; soutenue une semaine après le 13 novembre, son intitulé – Une enquête sur le nom de guerre – passa de relativement cryptique à explicite dès lors que le nom se généralisa jusqu'à devenir un enjeu crucial du débat public. Le dispositif étant à même d'être en prise avec le contemporain, je l'actualisai pour le livre à la lumière de la séquence ouverte après les attentats de 2015. L'écriture du livre consista à donner plus de fluidité à la thèse mais son contenu fut, outre certains développements méthodologiques, repris à l'identique.

## **Faire des sciences sociales, c'est aussi s'inscrire dans des débats où la voix des chercheurs doit remettre en cause les préjugés. Quelle est l'idée reçue qu'il vous semble important aujourd'hui de battre en brèche ?**

Lorsque Hollande en 2015 dit « Nous sommes en guerre », les spécialistes du fait guerrier affirmèrent qu'il se trompait et argumentaient, sciences à l'appui, en quoi il était dans l'erreur ; ils avaient scientifiquement raison mais politiquement tort. En effet, l'emploi du mot, à ce moment-là, attestait des ruptures majeures de ces dernières années, des ruptures difficiles à appréhender. Or, si l'on n'est pas à même d'accompagner les ruptures du présent, on prend vite

la poussière. Le préjugé de la science, ce serait donc parfois... la science elle-même quand, suivant son développement endogène, elle affirme qu'elle sait déjà. Or, on ne peut pas toujours rabattre l'inconnu sur le connu, le nouveau sur l'ancien ; les sols de la connaissance sont parfois meubles.